

# Le Journal des Spectacles

N°4 ■ Mai 2004 ■

**DALE RECUERDOS X (JE PENSE À VOUS)** ■ *Mise en œuvre du projet, Didier Ruiz - Présenté, en avril, au Festin, CDN de Montluçon*

## La vie, la vraie.



« Faire remonter à la surface des bribes, des lambeaux, comme les tapisseries anciennes que l'on découvre sur les murs d'une maison en travaux, en grattant les nombreuses superpositions. Ne rien demander, sinon « je me souviens... » Juste agencer le tout ; réaliser une sorte de documentaire social, théâtralisé. Au bout du compte, se souvenir que nous ne naissons pas vieux un jour, mais que nous le devenons tous. Plus que jamais, le théâtre est au centre du rendez-vous, et c'est parce qu'il y a de l'humain qu'il y a du théâtre. »

C'est ainsi que Didier Ruiz résume la démarche qu'il a engagée, un peu par hasard, en 1999, à Béziers. Le travail engagé sous le titre générique *Dale Recuerdos (Je pense à vous)*, l'a conduit ensuite à Paris, au Théâtre Paris-Villette dans le cadre des Rencontres 2000 organisées par le parc et la grande Halle de la Villette, à Avignon, à Rouen et à Elbeuf, encore à Paris, au Théâtre

Ouvert avec le soutien de la Mairie du 18<sup>e</sup>, à Choisy-le-Roi, à Bonneuil-sur-Marne et à Brétigny-sur-Orge. L'étape la plus récente de ce périple était à Montluçon, à l'invitation du Festin, le Centre Dramatique National.

Partout, Didier Ruiz procède de la même manière. Il sollicite les anciens des alentours, dans les associations, les maisons de retraite et autres clubs du troisième âge, pour qu'ils viennent se raconter. Ensuite, après plusieurs entretiens en tête à tête, il en sélectionne une petite dizaine parmi ceux qui acceptent de prolonger l'exercice lors de représentations publiques.

De toute évidence, Didier Ruiz est moins intéressé par l'éventuelle théâtralisation d'un tel spectacle que par ce qui doit être fait pour que ces témoignages vécus et spontanés puissent être rendus de manière aussi juste et sincère que possible. Il conçoit son rôle de passeur très en retrait, ce qui traduit une modestie qui mérite

d'être soulignée. Le travail en plateau est d'ailleurs très court et a manifestement surtout pour objectif de rassurer ceux qui vont paraître en scène pour la première et probablement la dernière fois.

Les voici donc qui s'avancent d'un pas hésitant vers les chaises alignées sur la largeur du plateau nu, après qu'ait été projetée, en fond de scène, la photographie en noir et blanc d'un groupe d'enfants. Ce soir, à Montluçon, ils sont 9 et ont entre 70 et 81 ans. Parmi eux, un seul homme. Ils se lèvent à tour de rôle et esquissent un souvenir, une anecdote. Parfois, ils s'approchent encore de quelques pas vers le public. Ce qui frappe immédiatement, c'est qu'ils ne ressentent nul besoin de cabotiner. Tous trouvent naturellement le ton des souvenirs que l'on égrène en famille, même si, le caractère imposant de la salle aidant, la voix tremble parfois un peu, au point d'être peu audible. C'est de cette évidente sincérité et de la simplicité de ce qui nous est raconté que naît l'émotion.

Un acacia dans le jardin familial, qui sentait si bon ; le passage d'un régiment de zouaves qui provoquait l'émoi des jeunes filles ; des poupées que l'on fabriquait avec des coquelicots ; le passage du Zeppelin entrevu comme un animal monstrueux ; les exploits d'une aviatrice suivis en catimini ; etc. Un temps particulier est consacré à la lecture des lettres d'un père en captivité pendant la seconde guerre mondiale. Puis, elles et lui s'avancent pour montrer l'objet qui, pour chacune et chacun, symbolise à lui seul ces souvenirs épars.

À une époque où notre mémoire collective ne semble pas excéder quelques semaines, aussitôt écrasée par le rouleau compresseur des modes et de l'actualité-spectacle, ce travail a quelque chose de rassurant. Nous ne sommes donc pas dupes du miroir aux alouettes de la reconnaissance médiatique, orchestré par les fabricants de télé-réalité. Du coup, on regrette que ces récits portent exclusivement sur les enfances, bien lointaines, alors que nos témoins d'un jour ont probablement tant de choses à dire sur les autres moments de leurs existences. Qu'importe. Il faut saluer Didier Ruiz. De ville en ville, en permettant au théâtre de retrouver la fonction sociale fondamentale du témoignage, il contribue à lui redonner cette noblesse que le nombrilisme de tant de ses potentats a réduit à la portion congrue. ■ S. B.